

Petite trousse de secours philosophique en période de confinement

5^e et dernier épisode – Mercredi 22 avril 2020

Chères et chers ami-e-s de la philosophie,

Dans moins d'un mois, nous devrions commencer à apercevoir la « sortie du tunnel » même si cette sortie, comme chacun sait, sera très prudente et progressive.

Pour ce cinquième et dernier épisode, je vous propose une réflexion et quelques exercices **autour de la lecture**. Chacun de nous en a déjà une expérience familière et riche mais... sommes-nous bien sûrs d'en avoir saisi toute la profondeur et la portée spirituelle ?

Au-delà de mes réflexions personnelles, les auteurs que j'ai choisi de réunir ici vont nous y aider. Tout d'abord : le philosophe latin **Sénèque** qui, dans deux lettres à son disciple Lucilius, donne de précieux conseils sur l'art de choisir ses livres et sur la manière d'en titrer profit, notamment en combinant lecture et écriture.

Ensuite, un long et fascinant texte de **Marcel Proust** (hé oui, encore lui !) consacré à la lecture. En raison de la prose touffue et ramifiée de cet auteur, il s'agit là d'un exercice de longue haleine mais qui vaut la peine d'être tenté, tant les perspectives offertes sont riches et inspirantes. Pour vous y aider, j'ai numéroté chaque paragraphe du texte et les ai rapidement résumés en tête du document. Cela vous permettra, je l'espère, de vous frayer un sentier plus praticable dans cette épaisse forêt de mots, de la lire progressivement, de sauter éventuellement certains passages et d'y revenir plus tranquillement par la suite.

Enfin, en guise de dernier exercice, une brève sélection de quatrains du mystique afghan **Rûmî** et de l'académicien français **François Cheng**. À l'opposé du texte de Proust, c'est ici la concision et le blanc de la page qui prédominent, laissant tout loisir à votre sensibilité et votre imagination de venir compléter les intervalles.

Comme j'ai tenté de le suggérer dans mon billet, cette approche de la lecture comme « exercice spirituel » nous laisse entrevoir un jeu créatif bien particulier, dans lequel le lecteur finit par se découvrir co-auteur du texte qu'il est en train de lire ? Ce faisant, il devient aussi l'accoucheur de sa propre conscience.

Je vous laisse à présent au plaisir de vos lectures personnelles et vous souhaite une heureuse suite ! Rendez-vous dans quelques semaines pour organiser une liberté... à réinventer.

Avec mes salutations cordiales et littéraires.

Jean-Michel

Petite trousse de secours philosophique en période de confinement / 5^e et dernier épisode

Mercredi 22 avril 2020 : Apprendre à lire

« Les gens ne savent pas ce que cela coûte de temps et d'efforts pour apprendre à lire. Il m'a fallu quatre-vingts ans pour cela et je ne suis même pas capable de dire si j'ai réussi. »
(Goethe, *Entretiens avec Eckermann*, 25 janvier 1830)

Le premier épisode de cette petite trousse de secours philosophique avait débuté par le commentaire d'un article du philosophe Pierre Hadot sur les exercices spirituels dans la philosophie antique. C'est à partir des conclusions de cet article que je souhaite, à mon tour, clore mes réflexions de ces dernières semaines.

Par ces travaux, Pierre Hadot nous a appris à regarder et lire les textes de la tradition philosophique d'un autre œil. Avant lui, on nous avait dit que la philosophie était une discipline intellectuelle, abstraite et théorique. Si elle avait une efficacité pratique, celle-ci reposait essentiellement dans sa capacité à débusquer les incohérences logiques d'un discours ou d'une idée. Suivant cette conception, bien des textes de la tradition ont pu paraître eux-mêmes obscurs ou inconsistant aux yeux des spécialistes car il n'était pas systématique dans l'exposé de leur doctrine. De cette approche, Pierre Hadot a patiemment démontré l'erreur.

Car le but des maîtres des différentes écoles philosophiques antiques — épicurienne, stoïcienne, platonicienne, cynique ou sceptique — ne consistait pas en la mise au point d'une « vision du monde » mais dans la conversion de leurs disciples à une vie meilleure, en accord avec leur nature humaine. Il nous est très difficile aujourd'hui de « lire » et de comprendre cette notion de conversion car nous lui attribuons presque exclusivement une signification religieuse. Mais d'après sa signification étymologique, conversion (du latin, *conversio*) signifie « retournement », « changement de direction ». Dans le contexte philosophique ce changement de direction signifiait essentiellement la capacité et « la liberté de l'être humain de se transformer totalement en réinterprétant son passé et son avenir » (PH, p. 224). Réinterpréter, c'est-à-dire là aussi, « apprendre à lire » d'une certaine manière. Cette réinterprétation devait conduire en particulier à une libération et une rupture par rapport « au quotidien, au familier, à l'attitude faussement naturelle du sens commun », à une nouvelle perception du monde, plus ouverte et « authentique ».

Considérée comme un événement majeur dans la vie de l'individu, cette conversion n'était pourtant jamais complètement acquise et, pour cette raison, les philosophes ne se considéraient pas comme des sages mais, comme nous le savons, des amateurs de la sagesse. Pour cultiver leur amour, il leur fallait régulièrement pratiquer des exercices spirituels, à l'instar des sportifs ou des danseurs qui pratiquent continuellement leurs échauffements et leurs exercices physiques. Cette comparaison avec le corps n'est pas anodine car, à l'époque, les cours de philosophie avaient lieu très souvent dans le *gymnasion* ; les soins du corps et ceux de l'âme étant complémentaires.

Nous avons déjà eu l'occasion de parler de ces exercices spirituels propres à la philosophie antique mais il n'est peut-être pas inutile d'en rappeler la diversité : « les uns n'étaient que des pratiques destinées à acquérir de bonnes habitudes morales (les *ethismoi* de Plutarque pour réfréner la curiosité, la colère ou le bavardage), d'autres exigeaient une

forte concentration mentale (les méditations, notamment dans la tradition platonicienne), d'autres tournaient l'âme vers le cosmos (la contemplation de la nature, dans toutes les écoles), d'autres enfin, rares et exceptionnels, aboutissaient à une transfiguration de la personnalité (les expériences de Plotin ». Et rappelons que tous ces exercices avaient pour objectif essentiel l'amélioration et la réalisation de soi.

Ce « soi », ce cœur symbolique de l'individu, n'était pas un atome séparé du monde de la nature et des hommes mais, au contraire, une conscience se découvrant ani-mée par un dialogue intérieur, par un jeu continu de questions et de réponses, d'appels et de résonances. C'est pourquoi, bien que tout écrit — philosophique ou non — prenne la forme d'un monologue, il est en réalité toujours implicitement un dialogue, présupposant un interlocuteur potentiel.

Ainsi les différents traités d'Aristote (sur l'âme, la physique, l'être, etc.) ont-ils pu paraître incohérents aux yeux de beaucoup d'interprètes modernes car ces derniers ont oublié que ceux-ci pouvaient correspondre à des situations bien concrètes liées à tel ou tel débat déterminé. Comme le signale un grand commentateur du philosophe : « ce qui est réellement intéressant chez Aristote, c'est sa position des problèmes, non pas ses réponses. Sa méthode de recherche consiste à s'approcher d'un problème ou d'une série de problèmes, en les envisageant toujours sous un nouvel angle. Sa formule pour désigner cette méthode, c'est : "Prenant maintenant un autre point de départ..." Prenant ainsi des points de départ très différents, il s'engage dans des démarches de pensée elles-mêmes aussi très différentes et arrive finalement à des réponses qui sont évidemment inconciliables entre elles, comme il arrive par exemple dans le cas de ses recherches sur l'âme [...] À la réflexion, on reconnaît, dans tous les cas, que la réponse résulte exactement de la manière dont le problème a été posé. Ce type d'inconséquences peut se comprendre comme le résultat naturel de la méthode utilisée. » (I. Düring, traduit et cité par P. Hadot, p. 67).

Quel rapport cette observation peut-elle bien avoir avec notre expérience et notre pratique de la lecture ? C'est ce que je voudrais tenter d'examiner à présent.

Lire, un exercice spirituel ?

Comme j'ai pu le dire précédemment à propos de la philosophie et de la musique, il n'y a pas d'usage unique de la lecture. On pourrait en citer un grand nombre : la lecture d'information, la lecture de divertissement, la lecture professionnelle du critique ou du journaliste, la lecture de réflexion du philosophe, la lecture interprétative du traducteur ou du philologue, la lecture méditative du religieux... Il convient donc de préciser un peu le point de départ de ma réflexion.

Je dirais que, d'une manière générale, elle porte sur un objet qui est aux antipodes de ce qu'on a pris l'habitude d'appeler « lecture rapide ». Méthode favorite de ces hommes et femmes pressé-e-s que nous sommes devenus, cette dernière permet assurément de glâner un maximum d'informations et d'idées mais nous empêche de savourer la « chair » d'un texte et limite son empreinte dans notre mémoire sensible. Beaucoup de textes, bien entendu, n'ont pas vocation à nous marquer spirituellement mais il ne faudrait pas que nos habitudes de lecture des journaux et des blogs ne finisse par déformer notre approche de textes plus essentiels. Dans *Comme un roman*, un célèbre essai publié en 1992, l'écrivain Daniel Pennac a célébré les plaisirs de la lecture tout en désacralisant certains aprioris

culturels la concernant. Avec humour, il énonce dans la quatrième et dernière partie de son essai, les dix « droits imprescriptibles du lecteur » : 1. Le droit de ne pas lire ; 2. Le droit de sauter des pages ; 3. Le droit de ne pas finir un livre ; 4. Le droit de relire ; 5. Le droit de lire n'importe quoi ; 6. Le droit au bovarysme ; 7. Le droit de lire n'importe où ; 8. Le droit de grappiller ; 9. Le droit de lire à haute voix ; 10. Le droit de ne pas en parler...

Si cette démarche a été salutaire pour rapprocher des livres un certain public (notamment les plus jeunes), elle a aussi rappelé, a contrario, tout le prestige traditionnellement attaché en Occident à la lecture. Le simple fait que nous ayons eu pour horizon spirituel, pendant des siècles, trois religions dites « du Livre » suffit sans doute à expliquer une grande part de ce prestige. Je ne développerai pas cette question extrêmement vaste mais j'en examinerai, grâce à l'historien américain Brian Stock, deux aspects particuliers.

Le dilemme du lecteur

Dans un passionnant recueil de conférences (*Lire, une ascèse ?* éd. Millon, 2008), Brian Stock met en lumière deux tendances principales de nos pratiques de lecture occidentales, deux tendances qui, réunies, forment « le dilemme du lecteur » et peuvent être ainsi formulée : « dois-je considérer mes lectures comme des occasions de divertissement et d'agrément ou, au contraire, comme des motifs d'édification et d'élévation morale ? »

De l'Antiquité au milieu du XX^e siècle, philosophes et écrivains vont débattre sur l'importance et la hiérarchie de ces deux expériences de lecture, esthétique et éthique.

De Platon à Descartes, en passant par ce géant de la pensée philosophique et théologique qu'est saint Augustin, se précise et s'affirme la tradition *morale* de la lecture. Tradition que l'on peut aussi bien qualifier d'« ascétique », le mot grec *askesis* signifiant à l'origine « exercice » ou « entraînement ». Cet entraînement visait une amélioration intérieure et une maîtrise de soi qui semblent très proches des « exercices spirituels » évoqués dans mes précédents billets. Il est vrai que l'Antiquité connaissait une pratique relativement limitée de la lecture en raison même de la rareté des livres (ou, plus précisément, des « rouleaux »). Au livre, on préférait l'enseignement oral, comme déjà mentionné, et la pratique du dialogue. Dans ses lettres adressées à son disciple Lucilius, le philosophe stoïcien Sénèque recommande, entre 63 et 65 après J.-C., de ne pas lire trop de livres, et de s'en tenir aux ouvrages d'importance véritable pour la formation de son esprit, de tirer de ces volumes des maximes à mémoriser et à répéter pour lui-même durant toute la journée. Dans ce programme, note Brian Stock, « les textes ont deux fonctions : la lecture proprement dite, et l'expérience d'après lecture. La première concentre l'attention, supprime les distractions et crée les conditions de la tranquillité ; la seconde est un terrain d'essai moral où la théorie est mise en pratique » (*Op. cit.* p. 78).

Augustin aborde des questions comparables dans ses *Confessions*, rédigées entre 397 et 401 après J.-C. Avec cette œuvre en tous points extraordinaire, l'évêque d'Hippone invente à la fois le genre littéraire de l'autobiographie et celui du dialogue intérieur, qu'il baptise « soliloque » (*soliloquium*). « Dans les *Confessions*, la lecture est considérée sous deux angles différents : comme une force positive, qui peut mener l'individu à Dieu par l'intermédiaire de l'écriture, et comme une force potentiellement négative, en raison du fait que les lecteurs, comme les locuteurs, ne peuvent jamais être sûrs que les mots qu'ils emploient représentent adéquatement les réalités qu'ils ont en tête [...] En adoptant la

lecture comme principale discipline spirituelle, Augustin ne renonce pas à un régime de contrôle du corps : il veut au contraire le renforcer. »

Comme chez Platon, on perçoit chez Augustin une relation méfiante et ambiguë à la faculté d'imagination, relation qu'on retrouve chez Descartes dans ses *Médiations métaphysiques*. Sans doute sous l'influence de l'enseignement reçu au Collège jésuite de La Flèche, Descartes déclare dans sa préface au lecteur : « je ne conseillerai jamais à personne de lire [ce traité], sinon à ceux qui voudront avec moi méditer sérieusement, et qui pourront détacher leur esprit du commerce des sens, et le délivrer entièrement de toutes sortes de préjugés, lesquels je ne sais que trop être en fort petit nombre. » Retrait dans la solitude ouvrant sur une nouvelle perspective sur le monde quotidien, refus de l'érudition mondaine (les « préjugés ») au profit d'un enseignement venu de l'intérieur, élitisme de la pensée réservée au « petit nombre » : on a là les principaux ingrédients de cette tradition de lecture ascétique qui fascinent encore aujourd'hui certains de nos contemporains.

Toutefois, une autre tradition s'est aussi développée, parallèlement à celle que je viens d'évoquer trop brièvement : je veux parler de la tradition de la lecture dite « esthétique ». Selon notre historien, celle-ci est essentiellement défendue par les poètes. C'est tout d'abord le poète latin Horace (65-8 avant J.-C.) dont les *Odes* et l'*Ars poetica* (*Épître aux Pisons*) ont fait l'objet d'une admiration unanime à travers les siècles. « Ce qui fait le fond des propos d'Horace, c'est l'hypothèse d'un lien positif entre éthique et imagination littéraire. Les images poétiques peuvent bien être fausses, étant donné qu'elles ne sont que des représentations de la réalité, il n'en demeure pas moins que ces créations mentales momentanées peuvent enseigner des vérités permanentes » (BS, p. 123). Augustin, dont j'évoquais à l'instant la relation ambiguë à la faculté imaginative, n'en envisageait pas moins cette possibilité en considérant que, dans le souvenir, l'image personnelle pouvait en effet contribuer à garantir une forme de vérité. Au Moyen Âge, Dante valorisera lui aussi le rôle de l'imagination dans son œuvre poétique, lui conférant une dimension éthique, proche de la compassion ou de l'empathie. Mais c'est le poète Pétrarque qui, en précurseur de la Renaissance, franchit le pas et défend l'idée que « c'est grâce aux images, et aux images seules, que la nature temporelle de la pensée morale peut trouver son expression adéquate à travers la poésie. » (BS, p.133).

Cette idée fera son chemin à travers les siècles pour culminer au XIX^e siècle avec la poésie romantique et, au milieu du XX^e, avec les réflexions d'un philosophe comme Heidegger qui estimait que le fin mot de la pensée éthique pouvait émerger de la lecture et de la méditation de certains poèmes.

La relation textuelle

Action et contemplation. Ascèse et divertissement. Tension et détente. Concentration et imagination. Bonté et beauté. Il me semble, après la découverte de nos deux traditions, que la lecture comme « exercice spirituel » doit s'accomplir entre deux pôles qui en font tout le dynamisme et la créativité. J'ai parlé, dans l'introduction de ce billet (et en d'autres occasions), du dialogue implicite de la réflexion philosophique. Plusieurs expériences me font penser qu'il en est de même dans tout acte de lecture « engagé » et j'appuierai mon idée sur trois témoignages.

Tout d'abord celui d'un écrivain suisse, Julien Hirt, dont les commentaires sur la littérature m'ont intrigué. Il déclare notamment : « Un roman, c'est un lieu de rencontres entre deux imaginaires : celui de l'auteur et celui du lecteur, et les modalités de ce rendez-vous sont complexes et font partie des plaisirs singuliers qu'engendre la littérature. Un roman qui n'est pas lu, ça n'est que du papier. Ce n'est qu'une fois qu'un lecteur s'en empare et mélange son imagination à celle de l'auteur qu'il prend vie [...] La vision classique de la littérature dépeint l'auteur comme celui qui invente un monde de fiction, que le lecteur découvre passivement. En réalité, cette manière de voir les choses est simpliste et minimise considérablement l'importance de l'imagination du lecteur. Car en effet, même la plus complète des descriptions ne sera jamais exhaustive. Lorsqu'un auteur décrit un lieu, il se contentera d'aligner des détails, de manière impressionniste, mais pour un aspect qu'il aura retenu, il y en a dix, il y en a cent qu'il ne mentionne pas. Lisez la plus proustienne des descriptions à dix lecteurs et vous allez créer en eux dix images mentales différentes, parce que chacun complète ce qu'il lit avec son imaginaire propre, ses expériences, sa sensibilité. » Le roman, déclare Julien Hirt, est un espace imaginaire « partagé à deux » (voir *Le Fictiologue*. <https://julienhirtauteur.wordpress.com>).

Puisqu'il est fait mention de « description proustienne », voyons ce qu'en dit l'intéressé. Dans *Le Temps retrouvé*, le double littéraire de Marcel Proust observe : « Dans les moments mêmes où nous sommes les spectateurs les plus désintéressés de la nature, de la société, de l'amour, de l'art lui-même, comme toute impression est double, à demi engagée dans l'objet, prolongée en nous-mêmes par une autre moitié que seuls nous pourrions connaître, nous nous empressons de négliger celle-là, c'est-à-dire la seule à laquelle nous devrions nous attacher, et nous ne tenons compte que de l'autre moitié qui, ne pouvant pas être approfondie parce qu'elle est extérieure, ne sera cause pour nous d'aucune fatigue : le petit sillon qu'une phrase musicale ou la vue d'une église a creusé en nous, nous trouvons trop difficile de tâcher de l'apercevoir. Mais nous rejouons la symphonie, nous retournons voir l'église jusqu'à ce que – dans cette fuite loin de notre propre vie que nous n'avons pas le courage de regarder, et qui s'appelle l'érudition – nous les connaissions aussi bien, de la même manière, que le plus savant amateur de musique ou d'archéologie. Aussi combien s'en tiennent là qui n'extraient rien de leur impression, vieillissent inutiles et insatisfaits, comme des célibataires de l'art. »

Et dans la préface d'un texte de John Ruskin, *Sésame et les lys*, précisément consacrée à la lecture : « Tant que la lecture est pour nous l'initiatrice dont les clefs magiques nous ouvrent au fond de nous-mêmes la porte des demeures où nous n'aurions pas su pénétrer, son rôle dans notre vie est salutaire. Il devient dangereux au contraire quand, au lieu de nous éveiller à la vie personnelle de l'esprit, la lecture tend à se substituer à elle, quand la vérité ne nous apparaît plus comme un idéal que nous ne pouvons réaliser que par le progrès intime de notre pensée et par l'effort de notre cœur, mais comme une chose matérielle, déposée entre les feuillets des livres comme un miel tout préparé par les autres et que nous n'avons qu'à prendre la peine d'atteindre sur les rayons des bibliothèques et de déguster ensuite passivement dans un parfait repos de corps et d'esprit. » C'est là certainement que réside le véritable exercice spirituel de lecture : dans le patient apprentissage qui doit nous permettre de dégager cette « autre moitié de l'objet prolongée en nous-mêmes ».

Dans *Le Temps retrouvé*, le narrateur dit encore : « L'écrivain ne dit que par une habitude prise dans le langage insincère des préfaces et des dédicaces, mon lecteur. En réalité, chaque lecteur est, quand il lit, le propre lecteur de soi-même. L'ouvrage de l'écrivain n'est qu'une espèce d'instrument optique qu'il offre au lecteur afin de lui permet-tre de discerner ce que, sans ce livre, il n'eût peut-être pas vu en soi-même. La reconnais-sance en soi-même, par le lecteur, de ce que dit le livre est la preuve de la vérité de celui-ci, et *vice versa*, au moins dans une certaine mesure, la différence entre les deux textes pouvant être souvent imputée non à l'auteur mais au lecteur. »

Justement, comment s'assurer, dans notre lecture, que le texte de l'auteur ne soit pas le simple prétexte d'une pensée délirante ?

Un autre maître de lecture, le critique Jean Starobinski, nous délivre peut-être la bonne méthode en nous invitant à un *double parcours*.

Le premier parcours du lecteur reviendrait à s'appropriier le texte à partir de son propre imaginaire, à l'inclure dans le cadre sensible de sa propre vie et de ses connaissances préalables. Le texte se trouverait ainsi enrichi de mes raisons et explications personnelles, un peu comme procédait Montaigne dans ses premiers Essais, lorsqu'il développait et truffait de commentaires les citations d'auteurs classiques extraites de ses lectures. Mais, pour être complète, ma lecture doit encore effectuer un second parcours, passer par un second cercle, un cercle où notre pensée est origine et fin, mais n'accède à sa fin qu'après avoir traversé une nouvelle fois le texte qui fait alors fonction de grille ou de filtre. Ce second parcours permet de le considérer dans son altérité et, ce faisant, de transformer ma première lecture en une seconde qui tienne compte au plus près des particularités de son objet.

Pratiqué comme exercice spirituel, la lecture pourrait bien être alors l'espace de jeu d'un double regard : « La [lecture] n'est peut-être ni celle qui vise à la totalité (comme fait le regard surplombant), ni celle qui vise à l'intimité (comme fait l'intuition identifiante) c'est un regard qui sait exiger tour à tour le surplomb et l'intimité, sachant par avance que la vérité n'est ni dans l'une ni dans l'autre tentative, mais dans le mouvement qui va inlassablement de l'une à l'autre. Il ne faut refuser ni le vertige de la distance, ni celui de la proximité : il faut désirer ce double excès où le regard est chaque fois près de perdre tout pouvoir. Mais peut-être aussi la [lecture] a-t-elle tort de vouloir à ce point régler l'exercice de son propre regard. Mieux vaut, en mainte circonstance, s'oublier soi-même et se laisser surprendre. En récompense, je sentirai, dans l'œuvre, naître un regard qui se dirige vers moi : ce regard n'est pas un reflet de mon interrogation. C'est une conscience étrangère, radicalement autre, qui me cherche, qui me fixe, et qui me somme de répondre. Je me sens exposé à cette question qui vient ainsi à ma rencontre. L'œuvre m'interroge. Avant de parler pour mon compte, je dois prêter ma propre voix à cette étrange puissance qui m'interpelle ; or, si docile que je sois, je risque toujours de lui préférer les musiques rassurantes que j'invente. Il n'est pas facile de garder les yeux ouverts pour accueillir le regard qui nous cherche. Sans doute n'est-ce pas seulement pour la [lecture], mais pour toute entreprise de connaissance qu'il faut affirmer :

« Regarde, afin que tu sois regardé. »¹

¹ Jean Starobinski, *L'Œil vivant*, Gallimard, 1961, p. 27. À dessein, j'ai remplacé le mot « critique », employé par l'auteur, par celui de « lecture » plus adapté à mon propos.